

**VIRGINIE
GRIMALDI**

**UNE
BELLE
VIE**

Flammarion

Chère lectrice, cher lecteur,

Je vous confie Emma
et Agathe, le temps d'un
été au pays Basque.

Je vous souhaite une
belle lecture (et une belle vie)

Amitiés,
Virginie
Grimaldi

Une belle vie

DE LA MÊME AUTRICE

Le Premier Jour du reste de ma vie, City Éditions, 2015, Le Livre de poche, 2016.

Tu comprendras quand tu seras plus grande, Fayard, 2016, Le Livre de poche, 2017.

Le parfum du bonheur est plus fort sous la pluie, Fayard, 2017, Le Livre de poche, 2018.

Il est grand temps de rallumer les étoiles, Fayard, 2018, Le Livre de poche, 2019.

Chère Mamie, Fayard/Le Livre de poche, 2018.

Quand nos souvenirs viendront danser, Fayard, 2019, Le Livre de poche, 2020.

Et que ne durent que les moments doux, Fayard, 2020, Le Livre de poche, 2021.

Chère Mamie au pays du confinement, Fayard/Le Livre de poche, 2020.

Les Possibles, Fayard, 2021, Le Livre de poche, 2022.

Il nous restera ça, Fayard, 2022, Le Livre de poche, 2023.

Virginie Grimaldi

Une belle vie

roman

Flammarion

« Ma sœur »

(Clara Luciani / Clara Luciani – Ambroise Willaume)

© SONY Music Publishing / Sage Music, 2019.

Avec l'aimable autorisation de SONY Music Publishing
(France) et Sage Music. Droits protégés.

© Flammarion, 2023.

ISBN : 978-2-0804-3692-4

« C'est comme si une chaîne avait relié
Invisiblement nos poignets
Le jour où nous sommes nées
Alors si tu coules, je coule aussi
Et je tiens bien trop à la vie
Pour que ce puisse être permis. »

Clara Luciani, « Ma sœur »

Pour ma sœur.

*Hier
Avril 1985
Emma – 5 ans*

*Ma sœur est née ce matin. Elle est moche.
Elle est toute rouge et toute rayée.
Papa demande si je suis contente, je dis non. Je
suis pas contente. Je la veux pas. J'espère qu'ils vont
la laisser à l'hôpital.
Je lui prêterai pas mes jouets.
Mais j'aime bien son doudou.*

Aujourd'hui

5 août

Emma

14 h 32

Le portail n'est pas fermé. Il grince quand je le pousse, comme pour me reprocher de ne pas être venue depuis longtemps. La peinture blanche s'est écaillée par endroits, laissant apparaître le noir original. Après son cambriolage, j'ai insisté pour que Mima installe une alarme, en plus d'un cadenas et de plusieurs spots détecteurs de mouvement autour de la maison. Elle a tenté tous les prétextes : « le chat va déclencher l'alarme » ; « je ne pourrai pas ouvrir mes fenêtres » ; « monsieur Malois a été cambriolé et l'alarme n'a pas fonctionné » ; « c'est trop cher » ; « de toute manière je n'ai rien à voler » ; « laisse-moi tranquille Emma, tu es aussi têtue que ton père ».

Je suis la première arrivée. Les volets sont clos, les mauvaises herbes s'insinuent entre les dalles de la terrasse, les pieds de tomates ploient sous les fruits.

Mima les a plantés le jour de mon anniversaire. Elle m'a appelée juste après, elle pestait contre la terre qui s'était incrustée sous ses ongles et avait résisté au nettoyage. « J'ai planté des cœurs de bœuf, je sais que tu les aimes, elle m'a dit. Je te ferai une bonne salade quand tu viendras. »

Juste à côté des cœurs de bœuf, il y a un pied de tomates cerises, les préférées d'Agathe. J'en cueille une, je l'essuie contre ma chemise, et j'enfonce mes dents dedans. La peau cède, la chair explose, déborde sur mes lèvres, le jus acide déverse ses graines sur ma langue, et c'est l'enfance qui cogne à mes souvenirs.

— T'es déjà là ?

La voix d'Agathe me fait sursauter. Je ne l'ai pas entendue arriver. Elle me serre dans ses bras pendant que les miens restent ballants. Dans la famille, on est plutôt radins de la démonstration affective. Pas ma sœur. Elle parle le câlin couramment et porte ses sentiments en bandoulière.

— Je suis contente de te voir ! dit-elle en relâchant son étreinte. Après tout ce temps...

Elle s'interrompt, me dévisage, l'émotion me gagne quand son regard rencontre le mien.

— J'étais étonnée quand j'ai reçu ton message, poursuit-elle. C'est une super idée que t'as eue. J'ai les boules que la maison de Mima soit vendue, mais c'est pas étonnant de la part de notre cher oncle. Le mec me réclame encore les vingt centimes qu'il m'a

prêtés quand j'avais huit ans, je suis sûre que dans une autre vie c'était un horodateur.

— Ça expliquerait sa tête carrée.

— Ouais. Si tu lui appuies sur le nez, il chie un ticket de stationnement. Bon, on ouvre la maison ?

Je la suis vers la porte. Le soleil éclabousse ses cheveux, et de longs fils blancs apparaissent dans sa tignasse blonde. Ces témoins du temps me serrent le cœur. Sous mes yeux au quotidien, ma petite sœur ne vieillissait pas. On a pris cinq ans depuis la dernière fois, et tout à coup Agathe est devenue une adulte.

— Je sais pas où j'ai foutu la clé.

Elle vide son sac sur le paillason, la longue clé en bronze gît au milieu des paquets de chewing-gums et des cigarettes.

— La voilà !

J'aurais voulu qu'elle n'y soit pas. Qu'on reparte sans pouvoir entrer, qu'on soit obligées de renoncer. J'aurais voulu ne jamais avoir proposé à ma sœur de venir passer nos dernières vacances ici, comme quand on était petites, avant que la maison n'appartienne à d'autres. J'aurais voulu ne jamais savoir ce que ça fait de voir cette porte s'ouvrir, et de ne plus entendre la voix de notre grand-mère nous demander de nous déchausser.

*Hier
Septembre 1986
Emma – 6 ans*

Agathe a encore fait caca dans le bain. Ses crottes flottent partout autour de moi. Maman la sort de l'eau en criant. Elle crie souvent, depuis Agathe.

Quand Papa rentre du travail, Maman raconte. Il rigole, alors elle rigole aussi. Je leur fais un câlin.

Demain, je rentre au CP. J'espère que je serai dans la classe de Cécile, mais pas dans celle de Margaux. Elle fait trop sa crâneuse avec ses cheveux longs, et en plus elle m'a dit que j'étais débile parce que je savais pas faire du vélo sans roulettes.

Je veux des cheveux longs aussi, mais Maman ne veut pas. Elle dit que c'est trop pénible pour les laver à cause que j'ai des boucles. Elle me les coupe court avec les grands ciseaux orange. Quand je serai grande, j'aurai des cheveux longs comme Margaux.

Aujourd'hui
5 août
Agathe

14 h 35

Je n'ai pas posé un pied dans la maison que l'alarme se met à hurler. Ça a le mérite de couper court aux larmes. Emma saute comme un pop-corn avant d'enfoncer ses doigts dans ses oreilles. Note pour plus tard : si je prévois de faire un cambriolage, ne pas demander à ma sœur de m'accompagner.

Je tape le code sur le clavier. Mima me l'avait donné quand elle était hospitalisée, pour que je vienne nourrir le chat.

8085.

Les années de naissance de ses deux petites-filles.

J'ouvre les volets du bas, Emma se charge de ceux du haut. Je la rejoins dans la chambre de Mima, je la trouve figée face à la commode. La boîte à bijoux est ouverte, vide. Elle secoue la tête :

— Visiblement, l'horodateur s'est souvenu qu'il avait une mère.

— Je paierais cher pour voir sa tronche quand il saura que la plupart des bijoux sont en toc.

— Il sait qu'on est là ?

— Non. Je ne lui ai pas parlé depuis l'enterrement.

Le silence tombe. J'ai prononcé le mot tabou. Emma n'est pas venue aux obsèques de Mima. Soit-disant un voyage scolaire qu'elle ne pouvait pas annuler. Je vois mal quelle destination pouvait passer avant l'adieu à notre grand-mère, mais je n'étais pas la mieux placée pour la ramener.

On redescend dans le salon. Sur la toile cirée de la petite table en bois, le programme télé est ouvert au vendredi 27 mai. Dans la corbeille, les pommes sont flétries.

« Emporte le fromage et les fruits chez toi, m'a dit Mima lors d'une visite à l'hôpital. Je risque de rester un moment ici, ça va se perdre. »

J'ai refusé, par superstition. Elle récupérait un peu chaque jour, les médecins étaient confiants.

« Tu crois pas que je vais manger ton fromage dégueu, j'ai dit. Tu peux décimer une ville entière rien qu'en ouvrant ton frigo. Je sais pas pourquoi on s'emmerde à fabriquer des bombes nucléaires alors qu'on a du camembert. »

Elle a ri, alors j'ai continué :

« Pourquoi tu crois que t'as perdu toutes tes dents ? C'est pas l'âge, Mima, c'est l'odeur. »

L'aide-soignante a apporté le dîner, Mima a souri en voyant la tranche de fromage insipide emballée dans du cellophane, je l'ai embrassée sur le front avant de lui promettre de revenir le lendemain. À 4 h 56 du matin, un AVC plus fort que le précédent a emporté tous nos lendemains.

Emma ouvre le frigo :

— Il faut qu'on aille faire des courses.

— On peut faire ça demain, non ? J'ai envie d'aller à la plage, plutôt. Il fait super beau, profitons-en, ça ne dure jamais ici.

Elle n'a pas besoin d'insister, son regard me passe le message. Elle s'installe sur la table et commence à rédiger une liste. La lune de miel aura tenu à peine quelques minutes, la routine est de retour, comme si on l'avait quittée hier.

— Tu prends quoi au petit-déj ?

— Du café, je réponds en tentant de masquer ma déception.

Elle note. Ses cheveux sont très courts, de profil on dirait notre mère. Je n'avais jamais remarqué qu'elle lui ressemblait tant. Il paraît que j'ai tout pris de notre père, son nez particulièrement. Je ne suis pas sûre d'en être reconnaissante, j'ai même songé à le faire retoucher par un chirurgien, mais finalement je l'ai gardé, il peut servir. Si un jour je

suis sur un bateau et que le gouvernail ne fonctionne plus, par exemple.

— On peut faire du veau ce soir ? propose Emma.

— Je suis végétarienne.

— Depuis quand ?

— Deux ou trois ans.

— Ah. Tu manges du poulet, quand même ?

— Non, mais tu peux en prendre pour toi.

— Bah non, tant pis. On mangera du poisson.

— J'en mange pas non plus.

— Mais tu te nourris de quoi ? De graines ?

— Uniquement de graines, oui. Va falloir que je fasse gaffe, d'ailleurs, parce que j'ai remarqué un truc bizarre. Regarde.

Je m'approche d'elle et soulève la manche de mon tee-shirt.

— Je ne vois rien, dit-elle.

— Si, là, regarde mieux. Tu vois pas ?

— Non.

— J'ai des plumes qui commencent à pousser. Et l'autre jour, j'ai pondu un œuf.

Elle lève les yeux et retourne à sa liste, mais, malgré tous ses efforts, je vois clairement sa bouche lutter pour ne pas rire.

Hier
Novembre 1986
Agathe – 1 an et demi

Non.

Aujourd'hui

5 août

Emma

15 h 10

Le supermarché est presque désert. Seules quelques personnes âgées sont venues profiter de la fraîcheur du rayon surgelés. Tout le monde est à la plage. J'imagine les serviettes collées les unes aux autres, les pieds des enfants qui font voler le sable dans les yeux, les cris des parents inquiets, les rires des autres, la chaleur harassante. Je ne trouve plus aucun charme aux vagues dans lesquelles j'ai plongé mon enfance, au sable chaud foulé par mon adolescence. Je comptais les jours qui me séparaient de l'océan, il me semblait chaque fois plus beau que quand je l'avais laissé, mais je peux désormais envisager le reste de ma vie sans lui. Je ne le déteste pas, c'est pire. Il est devenu dispensable.

— Je vais chercher le PQ, annonce Agathe en s'éloignant.

Je raye le papier toilette de la liste. Je l'ai scindée en rayons, le sec d'abord, le frais ensuite, les surgelés pour finir.

Ma sœur revient les bras chargés d'articles, et aucun ne ressemble à du papier toilette.

— J'ai trouvé de la brioche aux pépites de chocolat ! Tu te souviens de celle de Mima ?

— Agathe, on a fait une liste...

— *Tu* as fait une liste, réplique-t-elle. Et *tu* as insisté pour qu'on prévoie tous les menus de la semaine.

Je ne réponds pas. On est ensemble depuis quelques heures à peine, et on doit le rester sept jours. Les occasions de provoquer une crise ne manqueront pas.

Elle ouvre le paquet et arrache un bout de brioche avec les doigts.

— T'en veux ?

Elle s'attend à ce que je refuse. Je saisis la part et l'enfonce dans ma bouche. Qu'elle n'aille pas croire, elle aussi, que je suis psychorigide.

C'est l'arme favorite d'Alex, le reproche qu'il dégaîne quand je souligne son manque d'initiative.

« Tu repasses derrière moi quand je remplis le lave-vaisselle, tu trouves toujours à redire quand je prépare à manger, tu n'approuves jamais mes propositions de sorties. Ce que je fais ne va jamais, alors je n'ose plus rien faire. »

Imparable. Et, si je dois être honnête, pas totalement faux.

J'ai longtemps aimé sa manière d'être au monde, d'observer l'existence avec sa force tranquille, sa capacité à se laisser porter par la vie en s'accommodant de ce qu'il y trouvait. Il était la sérénité qui me faisait défaut, si je ne la ressentais pas je pouvais vivre avec. Je me suis agrippée à lui pour qu'il m'arrache à l'enfance. J'ai enfoui mes angoisses dans sa carcasse solide, ses grands bras m'ont entourée tout entière, je m'y suis abritée.

Mais le temps défigure les qualités et leur donne l'allure de défauts.

Agathe referme le paquet de brioche et m'adresse un sourire bravache :

— Je vais chercher des chips, j' imagine que t'en as pas mis sur ta liste.

Je la laisse s'éloigner vers le rayon concerné, en me gardant bien de la prévenir qu'elle a une moustache en chocolat.

Hier
Décembre 1987
Emma – 7 ans

On a passé Noël chez Mima et Papi. Il y avait tonton Jean-Yves et les cousins Laurent et Jérôme. On a dormi tous les quatre dans la chambre du bas, c'était rigolo, Agathe ronflait parce qu'elle avait un rhume, on aurait dit la tondeuse de Papa. Quand on s'est levés, on n'a même pas fait pipi, on est allés voir sous le sapin si le Père Noël était passé.

À l'école, Margaux m'a dit qu'il n'existait pas, moi je disais que si, mais la maîtresse a donné raison à Margaux. J'ai pleuré toute la récré. Le soir, Papa m'a expliqué que c'était que des bêtises, mais je ne savais plus qui disait la vérité, alors j'ai encore pleuré. Papa m'a dit de rester dans ma chambre, qu'il allait me prouver que le Père Noël existait, mais qu'il fallait que je jure de ne pas ouvrir la porte. J'ai juré, et je me suis mouchée dans ma manche.

Un peu après, Papa m'a parlé à travers la porte de ma chambre. Il était avec le Père Noël, mais je

n'avais pas le droit de le voir, je pouvais que l'entendre. J'avais comme des guilis dans le ventre. Une grosse voix a fait : « Ho ho ho Emma, je suis le Père Noël, je suis venu te dire que j'existais, et que bientôt je viendrai déposer des cadeaux pour ta petite sœur et toi. As-tu été bien sage cette année ? » J'ai répondu oui, même si j'ai volé une frite dans l'assiette d'Agathe une fois. Il paraît qu'il voit tout, mais elles étaient trop bonnes.

Il n'est pas resté longtemps, mais c'est pas grave, maintenant je sais qu'il existe. Je lui ai promis de ne pas le raconter à l'école, mais je l'ai quand même dit à Cécile, et un peu à Margaux, à Olivier, à Coumba, à Natacha et à Vincent parce que c'est mon amoureux.

Les cadeaux étaient sous le sapin, mais Papi et les parents dormaient encore. Il n'y avait que Mima qui était réveillée, on a dû attendre qu'ils se lèvent. Elle nous a préparé un lait chaud avec de la brioche aux pépites de chocolat.

J'ai eu un Popples et surtout une Dictée Magique. J'y ai joué toute la journée, même qu'il a fallu changer les piles ! C'est la preuve que le Père Noël existe, c'est exactement ce que j'avais écrit dans ma lettre que Maman lui a envoyée. Margaux grosse menteuse.

Agathe a eu une poupée Tinnie qui fait pipi (dégoûtant) et une luciole. C'est comme une peluche, mais sa tête s'allume quand elle appuie sur son ventre. Peut-être qu'on n'aura plus besoin de dormir avec la lumière du couloir allumée, parce que j'en

peux plus. Je sais bien que sinon elle fait des crises, mais moi ça m'empêche de dormir et j'en fais pas toute une histoire. Ma sœur, des fois elle est mignonne, mais quand même, c'était plus facile avant qu'elle arrive. Ça aussi, je l'ai mis dans la lettre au Père Noël, mais visiblement, il a pas compris le message.

Hier
Décembre 1987
Agathe – 2 ans et demi

Veux pas faire dodo.

Aujourd'hui
5 août
Agathe

16 h 01

La chaleur s'engouffre dans la galerie quand les portes automatiques s'ouvrent. Le chariot est plein, les articles sont rangés par catégorie dans des sacs réutilisables. Je la soupçonne d'avoir envisagé un classement alphabétique.

— Maintenant qu'on a fait ton activité préférée, on passe à la mienne ?

— Laquelle ?

— Playa !

Emma lève les yeux au ciel. Elle sait que je ne lâcherai pas, mon incroyable talent est d'obtenir ce que je veux à l'usure. C'est comme ça que j'ai été embauchée, comme ça que j'ai obtenu mon appart. Comme ça que j'ai fait fuir Mathieu aussi. Le con. Pour une fois que j'envisageais le long terme, le mec a décampé avant la fin de la période d'essai.

— Ça te dérangerait de m'aider ?

Emma a rempli le coffre de la voiture, on dirait un écran de Tetris. J'empoigne le chariot et vais le garer en me demandant si c'était une bonne idée, finalement, cette semaine ensemble.

Je ne peux pas dire que je n'aime pas ma sœur. Elle est même sans aucun doute la personne qui prend le plus ses aises dans mon cœur depuis que Mima nous a fait faux bond. Mais je suis convaincue, pour le ressentir profondément, qu'on peut aimer quelqu'un et ne pas le supporter. Ça me fait la même chose avec les oignons.

Il m'arrive de penser que, si nous n'étions pas liées par le sang, je ne pourrais pas l'encadrer. Que tout ce qu'on partage désormais, ce sont nos souvenirs.

— D'accord, me dit-elle en mettant le contact. Mais on va à la Chambre d'amour.

J'aurais préféré la plage des Cavaliers, moins connue des touristes, mais soit. Une concession chacune, une satisfaction chacune. Emma conduit en fixant l'horizon. Ses sourcils froncés laissent place à un large sourire quand elle comprend que je l'observe. Je souris à mon tour. J'espère que, sous nos costumes de grandes, sous nos vies opposées, les sœurs Delorme sont toujours là.

16 h 20

Un comité d'accueil nous attend chez Mima. Notre cher oncle Jean-Yves, aka l'horodateur, et sa femme Geneviève sont assis autour de la table.

Ils nous observent entrer, les bras chargés, sans broncher.

Dans la famille, on ne plaisante pas avec la politesse, et cette dernière décide que c'est au plus jeune de saluer le plus âgé. C'est le genre d'apprentissage que l'on avale sans mâcher, et que l'on applique consciencieusement toute sa vie sans jamais le remettre en question.

— Bonjour tonton, je fais en me baissant pour l'embrasser.

— Salut les filles. Emma, ça fait longtemps.

Ma sœur lui claque la bise en bafouillant :

— J'ai pas pu venir à l'enterrement, j'avais pas prévu... J'avais peur que... Je suis désolée...

Elle rougit, son excuse n'a aucun sens, personne ne prévoit ces choses-là. Geneviève la sauve sans le vouloir :

— On a reçu un message nous annonçant que l'alarme s'était déclenchée. Nous ne savions pas que vous comptiez passer.

— On a eu envie de venir une dernière fois, répond Emma. Avant que la maison soit vendue.

— Vous aviez les clés ? interroge Jean-Yves.

— Non, on est rentrées par la cheminée, je réponds. Nos rennes surveillaient le traîneau devant la porte.

Ma sœur baisse la tête, elle se retient de rire.

— Vous auriez pu prévenir, lâche l'horodateur. On a craint un cambriolage.

— On pensait pouvoir venir chez Mima quand on le voulait, je rétorque.

— Ce n'est plus chez Mima.

Cette dernière phrase de Jean-Yves claque sec, même lui semble surpris. Cela dit, il a toujours l'air surpris avec ses sourcils en accent circonflexe. Ça date sans doute du jour où il a appris en cours d'anatomie que les autres crânes comportaient des cerveaux. Ça a dû lui faire un choc, le pauvre.

— Vous pouvez rester, bien sûr, tempère Geneviève. Mais faites bien attention à ne pas dégrader la maison, l'acquéreur pourrait déduire des frais de remise en état. Une entreprise vient vider les lieux la semaine prochaine, d'ici là, que rien ne bouge.

Je me tourne vers ma sœur :

— Tu crois qu'il faut qu'on annule, pour demain ?

L'hameçon a beau être énorme, notre oncle se jette dessus :

— Vous avez prévu quoi ?

Je hausse les épaules :

— Oh, rien de bien méchant, juste un tournage de film porno.

Emma se mord les lèvres. Geneviève me regarde avec commisération :

— Nous ne sommes pas vos ennemis, les filles. Nous avons toujours été là pour vous, nous avons tout fait pour vous aider.

Je n'ai plus envie de rire. Je me retiens de leur jeter à la figure l'historique de leur soutien. On

aurait vite fait, ça tient en un mot : rien. On n'est pas leurs nièces, on est le caillou dans leur chaussure, le reflet de leur culpabilité. L'image qu'on leur renvoie est dégueulasse, il est plus supportable de se raconter une autre histoire. C'est un comportement humain somme toute assez banal, de tordre la vérité pour qu'elle colle mieux au paysage, de se bercer de mensonges au point d'y croire vraiment.

— Vous comptez rester combien de temps ? demande Jean-Yves.

— Une semaine, l'informe Emma.

L'horodateur et sa femme s'interrogent du regard, puis, avec l'air de ceux qui veulent qu'on sache qu'ils sont généreux sans qu'on comprenne qu'ils veulent qu'on le sache, acceptent de nous laisser passer cette dernière semaine chez notre grand-mère.

Hier
Avril 1988
Emma – 8 ans

Papa et Maman se sont disputés. On mangeait chez les Roullier, les copains de Papa, et tout à coup Maman s'est levée et elle a dit « on s'en va » alors qu'il y avait une charlotte au chocolat en dessert. Papa lui a parlé doucement, Agathe a pleuré, j'ai boudé, mais rien à faire, on est partis. Dans la Renault 5, personne ne parlait, sauf la radio. Papa a dit un gros mot quand ils ont annoncé que Pierre Desproges était mort, je n'ai rien osé demander, ça devait être un ami à lui.

On a dû aller se coucher direct en rentrant. On n'a même pas eu le droit de se laver les dents, c'est la première fois ! Les parents se sont enfermés dans la cuisine, mais on les entendait crier depuis notre chambre. Agathe a eu peur, elle déteste quand quelqu'un crie. Moi j'avais surtout peur qu'ils divorcent. C'est arrivé aux parents de Margaux, et maintenant elle ne voit son père que pendant les vacances,

et elle a gagné une moitié de frère (je ne sais plus comment on dit). Je préfère garder mon père et juste une sœur, merci.

On a entendu une porte claquer, Agathe s'est mise à pleurer, alors elle est venue dans mon lit. Je lui ai lu Le Club des cinq pour qu'elle n'entende plus les cris et qu'elle pense à autre chose, mais de toute manière ça a fini par s'arrêter et Agathe s'est endormie. Elle n'a fait que bouger, je suis sûre qu'elle a des vers au cul comme dit Papa. À un moment, j'ai été réveillée par un truc dans ma bouche, c'était son pied.

Quand je me suis levée, les volets étaient encore fermés. J'ai ouvert la porte de Papa et Maman, ils étaient là tous les deux.

Aujourd'hui

5 août

Emma

17 h 12

J'avais oublié que l'eau de l'Atlantique était si froide. Celle de la piscine municipale n'est pas chaude, mais elle a le bon goût de ne pas tétaniser mes orteils. Je m'y rendais tous les mardis matin, après avoir déposé les enfants à la garderie. C'était le seul jour de la semaine où ils y allaient, un arrangement passé après d'âpres négociations entre ma culpabilité maternelle et mon besoin de temps pour moi. Une heure. C'est le créneau que je m'accordais, douche et brushing compris.

— Allez, viens, elle est bonne !

Agathe fait mine de m'arroser, mais quelque chose dans mon regard la dissuade. Les vagues sont puissantes, elles se brisent près du bord et déferlent jusqu'au sable en emportant les baigneurs hilares dans leur écume. Les embruns me chatouillent le nez. C'est comme ça que j'aimais l'océan. Déchaîné,

impétueux, imprévisible. Il ne s'offre pas à tout le monde, il se mérite. Mima nous a appris très jeunes à le comprendre. Chaque début d'été, elle nous emmenait au club de surf pour prendre des cours d'océan. On s'est familiarisées avec les marées, la formation des vagues, les courants, les baïnes, les *shore breaks*. Toute petite, j'avais été traumatisée par la vision d'un corps sorti de l'eau par les sauveteurs. La foule s'était massée autour d'eux tandis qu'ils lui prodiguaient un massage cardiaque. L'hélicoptère était finalement venu l'emmener. Mon père m'avait ordonné de ne pas regarder, mais ma curiosité l'avait emporté, et ce corps sans visage et sans couleur avait longtemps hanté mes nuits. Dans mes cauchemars, l'océan m'avalait avant de recracher mon corps inerte sur le sable. Les cours de surf m'ont appris à l'apprivoiser, et, plus tard à l'aimer. Au mur de ma chambre du trois-pièces dans lequel nous vivions à Angoulême, dès le 1^{er} janvier, j'accrochais le calendrier que ma mère avait acheté au facteur, et j'y rayais chaque jour écoulé qui me séparait des vacances d'été. Alors, enfin, reviendraient les beaux jours. Mima, ma sœur, l'insouciance et l'océan.

— T'y es presque ! m'encourage Agathe.

J'avance péniblement dans l'eau glacée, centimètre après centimètre. Ma sœur est déjà immergée, elle a plongé directement après s'être mouillé

la nuque. Toute à ses encouragements, elle ne voit pas la vague qui gonfle derrière elle.

— Allez Emma ! Allez Emma ! scande-t-elle quand l'eau claque l'arrière de sa tête et l'envoie valdinguer dans un rouleau d'écume. Je ris tellement que je n'ai pas le temps de plonger, la vague m'entraîne à mon tour, et je me retrouve tourneboulée dans tous les sens avant d'échouer dignement sur le rivage, les deux jambes dressées vers le ciel et un sein qui tente une échappée. Je cherche Agathe du regard, et l'avise un peu plus loin, se relevant avec la grâce d'une huître.

— Visiblement, on n'a plus quinze ans ! s'esclaffe-t-elle. Mon maillot de bain a essayé de me faire une coloscopie.

— Le mien a fait des stocks de sable dans la pochette hygiénique. J'ai jamais compris à quoi servait ce truc, faut que je pense à le couper.

— On y retourne ?

Agathe n'attend pas ma réponse, elle court vers le large en sautant les vaguelettes sur son passage. Le premier round m'a lessivée, je n'aspire qu'à me poser sur la serviette et attendre que ma sœur veuille bien rentrer. Je reste assise, les fesses dans dix centimètres d'eau, à la regarder plonger, sauter, faire la planche entre deux vagues. Les nuages noirs s'amoncellent au loin, poussés par un vent nouveau. On dit qu'au Pays basque, on peut vivre les quatre saisons dans la même journée. D'ici quelques